

Tu nous saoules, Thalès

Thalès était un gars qui vivait au VI^e siècle avant Jésus-Christ et dont le taf consistait à inventer des théorèmes mathématiques. La légende dit qu'il était assis face à une pyramide et qu'il s'est amusé – oui, vous avez bien lu, *amusé* – à calculer la hauteur d'une pyramide en partant de la longueur de son ombre au sol. Visiblement, il n'y avait pas grand-chose à faire à cette époque, les gens s'ennuyaient, ils se plantaient devant des pyramides et ils se disaient : «Tiens, et si je calculais la hauteur de ce machin?» La vie, ça devait être n'importe quoi. Bon, pas de téléphone, bien sûr. Mais pas de véhicule non plus, les baskets on oublie, les chaussures c'étaient juste des sandales en cuir. Pas un jean, pas un survêtement, les gens, hommes

ou femmes, portaient des toges, et donc, de manière générale, tout le monde devait avoir l'air un peu con. Toujours est-il que, si j'avais le pouvoir de voyager dans le temps, je retournerais au VI^e siècle avant Jésus-Christ, je trouverais Thalès à la sortie de chez lui, le fameux matin où il a eu cette idée saugrenue, et je lui casserais un genou. Oh, et puis non, tiens : les deux genoux. Ainsi, il n'irait pas sur son satané banc, face à cette foutue pyramide, pour effectuer ses calculs à la noix. Parce que, depuis ce jour-là, tous les collégiens du monde ont dû se farcir ses histoires de $AD/AB = AE/AC = DE/BC$. Comme moi, là, tout de suite, au tableau. M. Peneux, notre professeur de maths, m'y a envoyé, il m'a planté devant un triangle qu'il a dessiné au feutre Velleda sur le tableau blanc, avec une droite, parallèle à la base du triangle, tracée au milieu et qui le coupe en deux.

– Alors, monsieur Hartman, qu'avez-vous à nous dire sur Thalès ?

– C'est Hartmann, monsieur. Il y a deux « n ».

Il fait exprès, depuis le début de l'année, de prononcer mon nom de travers. La fin, ça se dit « anne », mais lui fait « an ». Un de ces jours, je vais lui répondre : « Oui, monsieur Peneuxe. » Mais bon, ce ne sera pas

aujourd'hui, car la situation n'est pas du tout à mon avantage. Hippo, Simon et Rémy sont morts de rire, au fond de la classe. Pourquoi est-ce que les meilleurs amis sont aussi les premiers à se réjouir de vos plus grosses galères? Je l'ignore.

– Allez, insiste M. Peneux, ce n'est pas très compliqué. Même vous, vous devriez y parvenir.

– C'est, euh... un rapport d'égalité entre... les segments... enfin les droites... de... qui part de A et...

– Une droite qui part de A? Poursuivez...

– Oui, enfin, la droite AB, euh, non... c'est AD qui...

– Allez, c'est bon. Retournez à votre place. J'aimerais bien savoir ce que vous allez faire plus tard, mon petit Hartman.

– Hartmann...

– Sûrement pas grand-chose.

– Il veut faire du stand-up! hurle Simon, depuis le dernier rang.

– Tiens donc, reprend Peneux. Alors, comme ça, vous êtes un comique? Eh bien, allez-y: faites-nous une blague! Vous ne serez pas venu au tableau pour rien.

Ce n'est pas à Thalès que je vais casser les genoux,

mais à Simon. Comment ai-je pu être assez stupide pour lui avouer que je rêvais de faire de la scène ? Les filles de la classe me regardent en souriant, attendant de voir comment je vais me sortir d'une telle situation. D'une certaine façon, elles me laissent une chance. Les garçons sont déjà écroulés sous les tables, car le spectacle, pour eux, s'arrête là : mon humiliation.

Une vague de chaleur monte de mon ventre et commence à faire bouillir mon cerveau. Je suis rouge de honte, je le sais, je le sens, je sue, mon front me gratte, je passe une main dessus, souris bêtement et me lance, pas le choix.

– Alors c'est l'histoire d'un œuf, dans un frigo, qui dit à un kiwi... Euh, non, merde, c'est pas ça. Pardon. C'est deux œufs en fait, voilà : c'est deux œufs dans un frigo qui...

La sonnerie retentit, annonçant la fin du cours de maths et, je le crains, la fin de ma carrière d'humoriste. Tout le monde se lève dans un brouhaha de stylos enfoncés dans des trousse, de cahiers fourrés dans les sacs Eastpak et de pieds de chaises qui raclent le sol. Quoi qu'il arrive dans ma vie, quelle que soit la carrière que j'aurai, je sais que je me souviendrai toujours de cette heure de cours, de M. Peneux et de cet enfoiré de

Thalès. Je viens de vivre ma plus grande humiliation. Et, alors que je sors le dernier de la salle de classe, croisant des cinquièmes qui entrent en me poussant sans vergogne, Simon passe sa tête par la porte et me lance :

– Eh, Hartman! Tu speedes? On t’attend, là! Tu veux un kiwi pour te donner la patate?!

Éclats de rire, derrière lui, d’Hippo et de Rémy. Un dicton bien connu évoque le fait que l’on ne choisit pas sa famille. Je pense pouvoir affirmer que, si l’on choisit effectivement ses amis, en général on le fait très mal.

*

* *

La faculté de médecine est à 500 mètres du collège Victor-Hugo et, comme chaque soir, j’y suis en à peine cinq minutes. Le bâtiment doit dater de l’époque de Thalès, franchement. Il est si vieux que les marches de l’escalier en pierre sont usées, creusées par les millions de pieds qui l’ont emprunté. Au premier étage se trouvent deux doubles portes en bois d’au moins trois mètres de haut, qui se font face. Je pousse celle de droite et m’avance dans l’immense couloir. Des portes, à droite et à gauche, desservent les bureaux de tout un

tas de chercheurs. Le plafond est hyper haut, le parquet hyper vieux, il craque sous mes pas. Ambiance. Et puis l'odeur... À mi-chemin du produit nettoyant pour W.-C. et du steak haché oublié trois semaines au fond du frigo.

J'arrive devant la dernière porte, sur la droite. Une plaque couleur or annonce fièrement :

<p>PROFESSEUR DOMINIQUE HARTMANN</p> <hr/> <p><i>CHEF DU SERVICE D'HISTOLOGIE ET D'IMMUNOLOGIE</i></p>
--

De temps en temps, je me dis que si M. Peneux se trouvait devant cette plaque il ferait moins le malin et il saurait prononcer correctement notre nom de famille. Car quel est son savoir, à lui, au fond? Il a appris par cœur des théorèmes, il sait les manipuler, en tirer des conclusions, et passe le restant de ses jours à expliquer à des élèves comment faire de même. Sa créativité peut se comparer à celle d'un grand chef cuisinier à qui on demanderait, toute sa carrière, de montrer à des commis de cuisine la recette de l'œuf au plat. Tandis que mon père, qui est un vrai scientifique, lui, ne se contente pas de répéter les théorèmes

de types morts il y a vingt-sept siècles. Non. Mon père, il cherche. Quoi ? Aucune idée. Maman, bien que pédiatre, dispose de ce que l'on a coutume d'appeler la « fibre artistique », et s'amuse à lui passer régulièrement une chanson de Julos Beaucarne. C'est un vieux chanteur belge, une sorte de poète qui porte des pulls en laine de toutes les couleurs et qui pue des cheveux. On a plein de ses disques à la maison, et, sur toutes les pochettes, Julos fait peur. Mais bref. Le refrain de la chanson, c'est : *Les chercheurs qui cherchent, on en trouve. Mais les chercheurs qui trouvent... on en cherche.* Papa sourit à peine, lorsqu'il entend les premières notes monter des enceintes, au salon. Papa sourit peu : pas le temps. Son cerveau est entièrement accaparé par son travail, par ses recherches. Et la vérité est que je n'ai aucune idée de ce qu'il fait vraiment. Tout ce que je sais, c'est que c'est plutôt dégueu.

J'ouvre la porte de son bureau, qui est vide. Il ne donne pas de cours aux étudiants à cette heure-là, il est donc dans sa salle de travaux pratiques, en face du bureau. Je pousse la porte et le trouve en effet au fond de la pièce, assis sur un tabouret en hauteur, en blouse blanche, plié en deux et les yeux collés à un microscope.